

## CHAPITRE VI.

Du Synchrétisme. — Origine, exposition et appréciation de la théorie du Synchrétisme professée par M. Cousin.

« *Quæ societas laici ad teuchras ?* »

(II, Cor., vi, 14.)

### § 1<sup>er</sup>.

I. — M. Cousin a senti qu'il fallait, avant tout, avoir un système pour juger les autres systèmes. Mais, trouver une théorie qui puisse entraîner et captiver les esprits dans un siècle de scepticisme et de découragement intellectuel, ce n'est pas chose facile. S'il s'agissait seulement de résoudre une question de Psychologie expérimentale, on pourrait encore se flatter d'y parvenir. Par malheur, quand on veut remplacer le Christianisme dans les âmes qui l'ont rejeté, quand on a la prétention d'exercer le ministère spirituel mieux que l'Église, auprès des intelligences d'élite, cela ne suffit pas. Que faire donc ? Comment élever à la raison émancipée du joug de la révélation, un temple, dont les proportions colossales

surpassent en majesté et en grandeur l'édifice de la Théologie catholique ?

Pour se faire illusion sur l'impossibilité de cette entreprise, le Rationalisme éclectique n'avait qu'un parti à prendre : c'était de se transformer en Synchrétisme ; et c'est à quoi il s'est résigné.

• Si par hasard, s'est dit M. Cousin, si par hasard l'erreur n'était et ne pouvait être qu'une vérité incomplète, il n'y aurait plus à craindre de difficultés sérieuses ; plus de doctrines fausses à détruire ; plus de contradictions à résoudre ; toute critique philosophique et tout critérium deviendraient inutiles ; l'érudition suffirait. Car, pour faire la science universelle, on n'aurait qu'à recueillir et à combiner toutes les erreurs. En additionnant toutes ces fractions de la vérité, on obtiendrait pour somme la vérité complète. Dès-lors, la Philosophie devrait évidemment se faire par son histoire, et l'Éclectisme pourrait accomplir toutes ses promesses.

Cette hypothèse séduisante une fois imaginée, M. Cousin devait l'admettre naturellement, pour se tirer des embarras sans nombre où il se trouvait engagé. Il l'a admise, en effet ; et elle est devenue le principe fondamental d'un Synchrétisme qu'il a toujours décoré du nom d'Éclectisme, mais dont il importe de mettre à nu les conséquences désastreuses.

Le Rationalisme éclectique n'a pas été amené seulement par les difficultés de son entreprise à se transformer en Synchrétisme. L'influence du pau-

théisme hégélien a contribué aussi puissamment à cette transformation.

D'après Hégel, tous les systèmes les plus opposés sont nécessaires pour la manifestation complète de l'idée infinie. Si inconciliables qu'ils paraissent, ils ont tous une secrète unité dans les profondeurs de la raison absolue, dont ils manifestent les formes diverses. Le développement historique de la Philosophie est donc rationnel partout et toujours; tout y est progressivement engendré par la virtualité de l'esprit divin. Non-seulement chaque système a été nécessaire dans son temps; mais nul ne périt, ne doit périr; les principes de tous doivent être affirmativement conservés dans la science. C'est pourquoi, entre la Philosophie et l'histoire de la Philosophie, il n'y a de différence que dans la forme. Étudier l'une, c'est étudier l'autre. Car la série des écoles qui se sont succédé d'âge en âge, offre, dans son ensemble, la systématisation de la Philosophie elle-même (1).

Les dernières racines de cette théorie doivent être cherchées dans le panthéisme. Si Dieu est tout,

(1) « *J'affirme*, dit Hégel, que la succession des systèmes philosophiques dans l'histoire est la même que la succession des déterminations logiques de l'idée. *J'affirme* que, si l'on dépouille les principes fondamentaux qui apparaissent dans l'histoire, de tout ce qui concerne leur forme extérieure et leur application au particulier, on reconnaît les divers degrés de l'idée logiquement déterminée, et réciproquement

en effet, toutes nos pensées sont les pensées de Dieu. Alors comment expliquer l'erreur? Comment concilier son existence avec la perfection essentielle de l'être infini? L'objection est insoluble; mais, si l'on veut du moins en atténuer la force, il faut dénaturer la vraie notion de l'erreur; et c'est ce qu'ont fait les panthéistes les plus habiles. Ainsi, par exemple, Spinoza soutient que l'erreur est seulement une idée incomplète, inadéquate, une idée qui n'embrasse qu'une partie de son objet. S'il y a en elle imperfection, du moins elle ne renferme rien d'absurde, rien qui soit positivement faux. C'est un mode inférieur, mais nécessaire de la pensée infinie, comme le vice est un mode imparfait, mais nécessaire aussi de l'activité infinie.

II.— Cette fausse notion de l'erreur est précisément la base sur laquelle M. Cousin appuie toute sa théorie de l'Éclectisme, ou plutôt du Syncrétisme. « L'erreur, dit-il, n'est pas autre chose qu'une vérité incomplète convertie en une vérité absolue; « il n'y a pas d'autre erreur possible (1). » — Il suit de là que « l'erreur n'est pas extravagante (2), »

« le mouvement dialectique de l'idée représente les principaux moments du mouvement historique. » — *Leçons sur l'histoire de la Philosophie*, t. 1<sup>er</sup>, p. 52 (en allemand). — Hégel remarque qu'il faut seulement savoir bien dégager les idées de la forme contingente que l'histoire leur donne. Opération difficile!

(1) *Cours de 1828*, 7<sup>e</sup> leçon, p. 6.

(2) *Ibidem*, 6<sup>e</sup> leçon, p. 29.

et qu' « il n'y a pas de systèmes faux, mais beaucoup  
« de systèmes incomplets, vrais en eux-mêmes, et  
« vicieux dans leur prétention de contenir en chacun  
« d'eux l'absolue vérité, qui ne se trouve que dans  
« tous (1). » « *Tout est vrai, pris en soi*, mais peut  
« devenir faux, si on le prend exclusivement (2). »  
Ainsi conçue, « l'erreur est nécessaire » (3) et utile.  
En effet, « que font les différentes philosophies ?  
« Elles aspirent à donner de la raison une représen-  
« tation complète. *Donc chacune d'elles est bonne à sa*  
« *place et dans son temps (4).* » « L'erreur, si je puis  
« m'exprimer ainsi, est la forme de la vérité dans  
« l'histoire (5).

Pour étayer ces hypothèses, M. Cousin a recours  
à un argument qui n'est pas plus solide : « C'est  
« la vertu de l'histoire, dit-il, d'emporter tout ce  
« qui n'est pas nécessaire, essentiel et fondamen-  
« tal. *Il n'appartient qu'à ce qui est vrai, de subsister*  
« et de laisser une certaine mémoire.... *Rien ne*  
« *dure que ce qui est nécessaire*; et l'histoire ne s'oc-  
« cupe que de ce qui dure, de ce qui, en durant,  
« s'organise, se développe et arrive à l'existence

(1) *Frag. phil.*, t. I, p. 48.

(2) *Cours de 1828*, 6<sup>e</sup> leçon, p. 29.

(3) *Ibidem*, 7<sup>e</sup> leçon, p. 6.

(4) *Ibidem*, 6<sup>e</sup> leçon, p. 33.

(5) *Ibidem Cours de 1828*, 6<sup>e</sup> leçon, p. 34, 32. « Toutes ces  
« erreurs, c'est-à-dire toutes ces vérités, ajoute encore M. Cou-  
« sin, se succèdent, etc. »

« historique (1). » — Or, « qu'enseigne l'histoire de  
« la Philosophie, sinon que tous les systèmes sont  
« aussi vieux qu'elle, et inhérents à l'esprit humain  
« lui-même, qui les produit un premier jour et les  
« reproduit sans cesse; que vouloir établir la do-  
« mination d'un seul est une tentative vaine, qui,  
« si elle réussissait, serait le tombeau de la Philo-  
« sophie; que, par conséquent, *il n'y a rien à faire*  
« *qu'à honorer l'esprit humain, à respecter sa liberté,*  
« *à constater les lois qui la régulent et les systèmes fon-*  
« *damentaux qui émanent de ces lois*, à perfectionner  
« sans cesse ces divers systèmes l'un par l'autre,  
« sans tenter d'en détruire aucun, en recherchant et  
« en dégageant la portion immortelle de vérité que  
« chacun d'eux renferme et par laquelle chacun  
« d'eux est frère de tous les autres et fils légitime  
« de l'esprit humain (2). »

Pour apprécier la doctrine que nous venons d'ex-  
poser, il suffit d'examiner rapidement deux choses:  
1<sup>o</sup> Est-il vrai que l'erreur ne soit qu'une vue incom-  
plète de la vérité? 2<sup>o</sup> Que prouve la persistance des  
grands systèmes, qui ont partagé et partagent encore  
l'esprit humain?

## § II.

I.—D'abord, est-il vrai que toute erreur soit

(1) *Cours de 1828*, 2<sup>e</sup> leçon, p. 7, 8.

(2) *Préface de la traduction de Tenneman*.

seulement une vue incomplète de la vérité? Pour qu'un philosophe pût arriver à un système complètement faux, serait-il nécessaire, comme l'a dit M. Cousin, qu'il se plaçât hors de sa propre pensée, hors de l'humanité (1) ?

Ces définitions arbitraires de l'erreur et ces formules sophistiques sont démenties par notre expérience journalière. Sans se placer hors de l'humanité, un homme n'est-il pas très souvent hors de la vérité? Ne peut-il pas chercher à induire les autres en erreur, en parlant contre sa pensée? N'arrive-t-il pas tous les jours que l'on se trompe, en affirmant de bonne foi une proposition complètement fautive? De plus, l'auteur d'un système, quel qu'il soit, n'est-il pas sujet à faillir en suivant la chaîne de ses déductions, même lorsqu'il est parti d'un principe vrai; et, s'il est parti d'un principe faux, ne doit-il pas être, du commencement à la fin, en opposition avec la vérité, pourvu que le raisonnement soit bien suivi? « Lorsque'on attribue l'existence à ce qui ne l'a pas, ou qu'on dénie l'être à ce qui existe réellement; lorsqu'on donne à un sujet une qualité purement imaginaire, ou qu'on lui refuse un attribut dont il jouit, on est dans le faux complètement. Ces quatre grandes sources d'erreurs ont sillonné profondément le champ de la philoso-

(1) « Il n'est pas au pouvoir de la pensée de s'élever elle-même, etc. » *Cours de 1828*, 7<sup>e</sup> leçon, p. 6.

phie, et l'ont encombré d'une foule de propositions, dont la fausseté est absolument indépendante du vice d'exclusion (1). » — La théorie de l'erreur invoquée par M. Cousin, pour excuser son Sincrétisme, est donc démentie par l'observation psychologique la plus élémentaire; et dès-lors on ne saurait s'appuyer sur elle, pour soutenir que tous les systèmes sont vrais dans le fond, qu'ils doivent être respectés, conservés, et que leur unique défaut est d'être incomplets.

Sans doute, l'homme est faillible parce qu'il n'a pas une connaissance complète de la vérité. Si, comme Dieu, il possédait la science infinie, il ne pourrait pas se tromper. Mais cela ne prouve pas que l'erreur en elle-même soit une vérité incomplète. Supposez, par exemple, que l'athée eût l'omniscience, il ne serait plus athée, puisqu'il serait Dieu. S'ensuit-il que l'Athéisme est seulement une vérité incomplète? Non, certes. L'athée peut invoquer en sa faveur quelques principes vrais, quelques faits réels; mais les conclusions qu'il en tire contrairement aux lois de la saine logique, sont complètement fausses; or ces conclusions forment précisément son système. Quand M. Cousin nous dit qu'il y a de la vérité dans tout système, il nous suffit donc, pour le réfuter, de lui poser cette question: Quelle est la vérité de l'Athéisme?

(1) *Œuvres de Rimbourg*, t. III, p. 126.

me? Sans doute les athées croient encore quelques vérités; mais ce n'est pas en tant qu'athées: c'est bien plutôt quoiqu'athées.

II.—Passons au deuxième argument de M. Cousin.—Un système, dit-on, qui, pour le fond, se reproduit toujours le même dans toutes les grandes périodes de l'histoire, doit nécessairement être vrai en lui-même. Comment aurait-il pu subjuguier autrement les esprits? Une doctrine en effet ne s'attire pas des partisans par ce qu'elle a de faux, mais par ce qu'elle a de vrai. Il faut donc regarder comme vraie au fond, toute idée qui a persévéré à travers les siècles et a su trouver des défenseurs à toutes les époques.—Voilà, je crois, l'argument dans toute sa force; s'il est solide, le Syncrétisme est la vraie méthode philosophique. Tâchons donc de bien apprécier sa valeur.

Pour le réfuter, il suffit de montrer où il conduit. Si nous admettons que tout ce qui dure est nécessaire, légitime et vrai, voyez à quelles conséquences la logique nous condamne.—Le Polythéisme a duré, et il dure encore chez un grand nombre de peuples, sous sa forme même la plus grossière, sous la forme du Fétichisme. Le Dualisme a subsisté long-temps, et il n'est pas complètement mort; l'Athéisme, le Panthéisme; le Déisme, le Fatalisme, le Scepticisme, l'Égoïsme, etc., sont bien vieux aussi, et ils ont encore de la vie. Non-seulement tous ces systèmes sont arrivés à l'exis-

tence historique, non-seulement ils ont laissé une certaine mémoire, mais ils se sont organisés et développés parallèlement à la vraie doctrine philosophique et religieuse, et il n'y a guère d'apparence qu'ils doivent un jour disparaître complètement de l'esprit humain. Il faudra donc les proclamer tous nécessaires, essentiels et dignes de nos respects. La conscience et le bon sens se révoltent contre de pareilles conséquences.

Les systèmes les plus erronés, le Matérialisme, l'Athéisme, le Panthéisme, le Scepticisme, l'Égoïsme, etc., sont aussi anciens que la Philosophie!—Mais le vice n'est-il pas presque aussi ancien que la vertu? Est-il pour cela légitime?

« Il faut honorer l'esprit humain, » nous dit-on.—Oui, sans doute; car il a été créé à l'image de Dieu. Mais faut-il, pour cela, honorer les extravagances où il tombe chaque jour?

« Il faut respecter sa liberté. »—Mais faut-il respecter l'abus qu'il en a fait sans cesse? Faut-il constater cet abus comme une loi, le déclarer sacré et inviolable? M. Cousin nous le demande au nom de la tolérance; mais une pareille tolérance ne ressemble-t-elle pas à la tolérance des sceptiques, c'est-à-dire à l'indifférence pour la vérité?

III.—Allons plus loin, et tâchons d'enlever au sophisme que nous combattons, le masque de vraisemblance dont il se couvre.

« Une doctrine, dit-on, ne s'attire pas des parti-

sans par ce qu'elle a de faux, mais par ce qu'elle a de vrai. » — Qu'est-ce à dire? — Une doctrine ne s'attire pas des partisans précisément par ce qu'elle est fautive? — j'en conviens. — Elle ne s'attire des partisans que par ce qu'elle a de vrai? Je le nie.

Sans doute, quand une erreur nous fascine, ce n'est pas parce qu'elle est une erreur; mais ce peut être fort souvent parce qu'elle flatte agréablement notre sensibilité. Nous n'aimons pas, nous ne cherchons pas le faux, en tant qu'il est faux; mais nous pouvons l'aimer et le chercher, en tant qu'il est favorable à des passions qui nous sont chères.

Si l'homme était naturellement bon et vertueux; s'il n'y avait pas en lui d'inclinations perverses; s'il ne pouvait jamais vouloir que le bien et le vrai, alors M. Cousin aurait droit de dire que, quand une doctrine s'attire des partisans nombreux et éclairés, quand elle résiste à l'examen et persiste à travers les siècles, c'est parce qu'elle contient une portion de vérité. Mais il en est tout autrement: outre que la raison humaine est étroite et faible, outre qu'elle peut embrasser l'erreur en croyant tenir la vérité, la sensibilité de l'homme est divisée et pervertie. Il y a au fond de notre âme des instincts divergents qui nous entraînent, les uns à la vérité, les autres à l'erreur, les uns au bien, les autres au mal. Nous pouvons céder aux uns ou aux autres; car nous sommes libres; et nous pouvons abuser de notre liberté. Souvent

il nous est même plus facile, plus agréable de nous abandonner à nos tendances mauvaises, que de suivre nos tendances les plus élevées, et les plus pures. C'est là un fait d'expérience journalière. On voit le bien, on l'approuve dans le secret de sa conscience; et cependant on fait le mal, on professe l'erreur. Or la lutte de la chair et de l'esprit, si violente dans la vie individuelle, doit apparaître plus largement encore sur le théâtre de l'histoire; car, suivant l'expression de M. Cousin, l'histoire est la représentation en grand de la nature humaine, et ce qui s'aperçoit à peine dans la conscience y reluit en traits éclatants. Voilà précisément pourquoi tous les éléments de l'histoire ne sont pas empreints des caractères de nécessité, de légitimité et de sainteté. Par cela même que les passions coupables de l'esprit et du cœur ont souvent dans l'intimité de notre nature une prédominance incontestable et bien puissante, elles ont dû s'emparer toujours d'une partie très considérable du monde humain. D'ailleurs elles aiment le bruit, l'éclat, le scandale, tandis que la vertu et la vérité sont pacifiques et modestes. Le vice et le mensonge doivent donc se déployer largement sur la scène historique.

Le bien et le mal, le vrai et le faux ont marché perpétuellement des deux côtés de l'homme; et toujours ils s'attacheront à ses pas, en lui parlant un langage contraire. Néanmoins, si le mensonge peut jusqu'à un certain point contrefaire, la

vérité, il ne lui est pas donné de dérober complètement à cette auguste rivale les glorieux caractères que Dieu lui a donnés. La vérité, en parlant tous les idiômes, en s'adressant à tous les peuples, ne cesse pas pour cela d'être une; tous les siècles ont entendu sa voix, et pourtant sa parole est toujours demeurée identique à elle-même. Seule elle possède la puissance d'élever les âmes à la sainteté. Seule elle rayonne d'un éclat surnaturel, que rien d'humain ne peut égaler. Voyez l'erreur, au contraire: elle est divisée en elle-même; plus elle s'étend dans l'espace, et plus elle se fractionne; si elle dure, ce n'est qu'à la condition de se transformer; car, pour n'être pas reconnue et méprisée, il faut qu'elle change perpétuellement de travestissements. On dirait qu'elle a été condamnée au supplice de Cain: nulle puissance humaine ne la fera disparaître du monde; tous les siècles l'ont vue passer portant au front le signe indélébile de la malédiction; mais c'est en vain qu'elle a bâti des villes et mis des pierres sur des pierres; elle ne peut s'asseoir que dans la nuit de l'ignorance; et, dès que l'intelligence se réveille, il faut qu'elle recommence sa marche; car il lui a été dit: « Tu seras errante et vagabonde. *Vagus et profugus eris super terram* (1). »

(1) Gen. 1<sup>er</sup>, 12.

## CHAPITRE VII.

Rapports du Sincrétisme avec les autres théories de M. Cousin, et avec les erreurs les plus funestes de notre époque.

La théorie du Sincrétisme est tellement insoutenable, qu'on sera peut-être tenté de croire que je l'ai inventée à plaisir, et que, pour l'imputer à M. Cousin, j'ai abusé déloyalement de quelques paroles sans importance. « Soit! dira-t-on, M. Cousin et quelques-uns de ses élèves ont pu glisser parfois de l'Éclectisme au Sincrétisme. Vous nous montrez çà et là, dans leurs écrits, des textes où les limites de la vérité et de l'erreur sont trop effacées. Mais, où est le philosophe chez lequel on ne trouverait point quelques phrases inexactes? Faut-il donc, pour si peu de chose, poursuivre à outrance des hommes honorables? Cela est-il juste? »

Assurément ces objections seraient fondées, si les textes que nous avons soumis à une critique sévère, étaient sans rapport avec l'ensemble des erreurs professées, soit par M. Cousin, soit par les autres adversaires de l'Église. Mais, avec toute la bienveillance possible, nous ne saurions voir dans